Document generated on 06/04/2025 6:53 p.m.

Ciné-Bulles

Cinéma d'authenticité
Coffret *Gilles Carle*

Jean-François Hamel

Volume 27, Number 3, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33177ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Hamel, J.-F. (2009). Review of [Cinéma d'authenticité / Coffret *Gilles Carle*]. *Ciné-Bulles*, *27*(3), 42–45.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

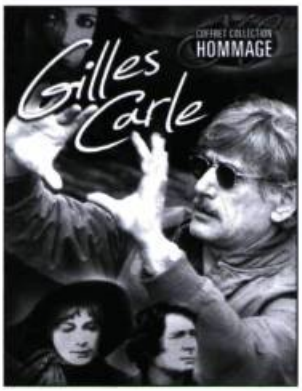
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Coffret *Gilles Carle*



Cinéma d'authenticité

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Dans l'histoire du cinéma québécois, le nom de Gilles Carle est incontournable tant son œuvre, à la fois unique et audacieuse, a profondément influencé les cinéastes des générations qui lui ont succédé. Préconisant une approche foncièrement personnelle, sa filmographie est un peu à l'écart de ce que faisait durant les années 1960 l'équipe française de l'Office national du film du Canada (ONF). Dès ses premiers films, Carle a réussi à faire un cinéma d'auteur dans lequel le public se reconnaît.

En mars dernier, afin de souligner l'indéniable apport du cinéaste, cinq de ses films ont été regroupés dans un coffret DVD, permettant ainsi aux jeunes générations de découvrir une partie de son œuvre et de comprendre, à travers des films emblématiques de la société de l'époque, tout le cheminement de notre cinéma depuis cette période d'effervescence et de renouveau que furent les années 1960 et 1970. Couvrant une décennie entière, de 1965, année de son premier long métrage, à 1975, ce coffret présente ce qu'était Carle alors : un cinéaste irrévérencieux, briseur de tabous, mais surtout ancré dans les mœurs de son temps. On y découvre aussi un cinéaste intéressé par les marginaux, ces exclus qui tentent de s'accrocher à un bonheur souvent fragile.

Gilles Carle tournant **La Vraie Nature de Bernadette**
PHOTO : COLLECTION CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

Seul long métrage de Carle produit par l'ONF, **La Vie heureuse de Léopold Z** (1965), probablement l'unique film du cinéaste directement enraciné dans la tradition du cinéma direct, ne serait-ce que par son utilisation d'une caméra légère et mobile qui caresse l'espace de coups d'œil vifs et francs, raconte les tribulations du sympathique Léo Tremblay (Guy L'Écuyer) à la veille de Noël, alors qu'une tempête de neige s'abat sur Montréal. Carle y suit son héros avec l'objectivité du documentariste, filmant avec la même authenticité chaque action de Léo, qu'il déneige les rues, demande un prêt bancaire ou fasse visiter la ville à sa cousine de retour du Sud. La structure narrative du film est élémentaire, les personnages sont attachants dans leur simplicité. Et pourtant, on a l'impression que **La Vie heureuse de Léopold Z** est d'un charme absolument irrésistible, peut-être justement parce qu'il tire son ravissement d'éléments banals, du naturel désinvolte du récit et du jeu des acteurs. C'est sûrement aussi parce que Carle arrive à donner à son histoire un ton comique sans jamais tomber dans le ridicule et la facilité. Il refuse toute dramatisation, se contentant d'observer la réalité avec sincérité, rendant cet univers fictif à ce point tangible qu'on a l'impression de pouvoir y toucher.

Comme c'était le cas des premiers films de Michel Brault et de Pierre Perrault, **La Vie heureuse de Léopold Z** dégage une énergie juvénile, une totale liberté créatrice : la caméra donne l'impression d'être entièrement libre de filmer ce que bon lui semble (à l'origine le projet devait être un court métrage sur le déneigement, ce qui explique en bonne partie son aspect cinéma direct). Elle semble découvrir les choses pour la première fois, ses mouvements sont parfois inattendus, brusques, comme s'ils étaient improvisés. On ne ressent jamais, dans la mise en scène, le moindre arrangement sophistiqué, la moindre lourdeur dans la préparation d'un plan ou d'une scène. Carle se permet aussi des transgressions aux règles établies : la femme de Léo s'adresse directement à la caméra, un narrateur raconte la vie du protagoniste tandis que défile un montage dans lequel narration et images se correspondent en tous points et des changements de ton dans une même scène sortent le spectateur de sa zone habituelle de confort. En-

La Vie heureuse de Léopold Z – Photo : Collection ACPQ

core aujourd'hui, **La Vie heureuse de Léopold Z** respire la fraîcheur et la désinvolture, la vivacité du premier film, alors que tout est permis.

En 1972, Gilles Carle réalise son premier film de maturité, **La Vraie Nature de Bernadette**, dans lequel Micheline Lanctôt interprète une jeune femme indépendante, libre d'esprit, qui décide de quitter la ville et son mari pour partir avec son fils à la campagne. Un retour à la nature, loin du confort matériel et du consumérisme qui la dégoûtent, un retour aux choses vraies et pures. Le personnage de Bernadette, probablement le plus symbolique de la filmographie de Carle, incarne la pensée libertine et libertaire des années 1970 : le rejet des valeurs bourgeoises et de l'individualisme, la recherche d'un bonheur davantage spirituel, la valorisation de la communauté et du partage, l'ouverture à la sexualité et au plaisir. Ce qui est admirable ici chez Carle, c'est qu'il semble mesurer avec justesse l'importance des changements qui marquent alors la société québécoise, ainsi que le rôle qu'il y joue à titre de cinéaste. Il dresse du Québec d'alors un portrait saisissant de vérité et de lucidité, tout en réfléchissant aux répercussions des changements qui sont en train de s'y opérer, notamment en ce qui a trait à la popularité grandissante d'une idéologie anticonformiste qui refuse le mode de vie capitaliste.

Dans la carrière de Gille Carle, **La Vraie Nature de Bernadette** occupe une place unique. L'approche du cinéaste apparaît soudainement plus posée, plus classique que dans **La Vie heureuse de Léopold Z**, et ses images sont moins crues, moins provocantes qu'elles ne le deviendront dans ses films à venir. Il y a dans sa façon de présenter les actions de ses personnages une sorte de sagesse et de pudeur, particulièrement lorsque Bernadette offre des faveurs sexuelles aux hommes de son entourage. Carle refuse de montrer explicitement ces scènes pour n'en présenter que l'amorce, puis laisse le spectateur imaginer la suite des choses avant de passer à la séquence suivante. Le cinéaste semble ainsi transcender le caractère strictement sexuel de ces scènes afin d'offrir une vision plus poétique, voire tragique, des désillusions d'une femme qui découvre que le malheur existe, même là où l'on ne pensait pas le trouver.

La Vraie Nature de Bernadette

La Mort d'un bûcheron

Les Corps célestes – Photos : Collection Cinémathèque québécoise

Après ce film riche et remarquable, Gilles Carle signe l'année suivante une première coproduction avec la France, **Les Corps célestes,** un film insolite, parfois drôle, mais malheureusement pas tout à fait réussi. À maints égards, il s'agit du film le moins accompli du cinéaste durant cette période, bien qu'il soit truffé d'idées intéressantes, de situations prometteuses, de personnages savoureusement caricaturaux qu'il ne parvient cependant pas à exploiter intelligemment. Situant l'action de son film dans un bordel à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Carle y expose une multitude de personnages, dont le *pimp* du bordel et son groupe de jeunes protégées auxquels vient s'ajouter une nouvelle recrue, Rose-Marie, une fille un peu sotte. Le problème avec **Les Corps célestes**, c'est qu'on ne sait jamais dans quelle direction s'en va le film. L'histoire a beau se dérouler à l'aube de la guerre dans une ville minière, le contexte sociohistorique retenu par Carle n'est que très peu mis en valeur. Il en va de même du bordel; bien que les principaux personnages soient des prostituées, on ne les présente jamais comme telles. En surface, on semble y traiter de l'exploitation et de l'enrichissement que certains en retirent, mais jamais le cinéaste n'étaye son propos ni ne développe ses personnages qui s'avèrent incapables de donner vie au récit. La rigueur et la réflexion qui se dégageaient de **La Vraie Nature de Bernadette** laissent place ici au jeu de l'absurde, certes divertissant mais qui, chez un cinéaste de la trempe de Carle, surprend par sa superficialité. En fait, **Les Corps célestes**, aussi loufoque et amusant soit-il, est un film simpliste qui bascule rapidement dans l'exagération, alors qu'un film comme **La Vie heureuse de Léopold Z** était magistral de simplicité et de sobriété.

Entre 1973 et 1975, Carle réalise deux films marquants qui font oublier l'échec des **Corps célestes** et mettent en vedette Carole Laure, sa muse de l'époque : **La Mort d'un bûcheron** et **La Tête de Normande St-Onge**. Outre la présence de cette nouvelle venue, qui oriente déjà largement les deux récits vers une intrigue centrée autour d'un personnage féminin dans la jeune vingtaine, les deux films convergent vers une même thématique : la quête de réconfort d'une jeune femme solitaire. Marie, l'héroïne de **La Mort d'un bûcheron**, débarque à Montréal afin de retrouver son père. Elle échoue dans un bar où elle devient danseuse nue. Quant à l'héroïne de **La Tête de Normande St-Onge**, elle aide sa mère à s'évader d'un hôpital et lui aménage une chambre chez elle. À la suite d'une orageuse confrontation entre Normande, sa sœur et leur mère, l'héroïne sombre peu à peu dans la folie. La force de ces deux films réside principalement dans leur qualité d'introspection. Ils réussissent, par la lenteur de la narration, à pénétrer l'âme de leurs personnages, à exposer leurs désirs et leurs tourments, mais surtout à rendre visible le profond malaise qui habite ces deux femmes marginales peinant à trouver une place dans la société. Carle parvient à rendre avec justesse la psychologie de Marie et de Normande parce qu'il dépouille ses

deux récits des détours inutiles et des artifices si problématiques dans **Les Corps célestes**. C'est le rapport étroit qu'il parvient à établir entre le personnage principal et le public qui rend ces deux films si brillants, de même que la manière intimiste qu'il a de filmer sa muse actrice. Dans **La Mort d'un bûcheron** autant que dans **La Tête de Normande St-Onge**, les plus beaux moments sont ceux peuplés de silence, d'attente et dans lesquels on ne voit que le visage, anxieux, de Carole Laure.

L'ultime accomplissement de Gilles Carle dans ces deux films est d'être parvenu à une grande authenticité. Déjà, dans **La Mort d'un bûcheron**, il refuse d'embellir la réalité en recourant à des images souvent crues, voire repoussantes, qui l'enlaidissent jusqu'à la rendre désagréable. Aussi, les personnages qui gravitent autour de Marie — un tenancier de bar, un journaliste sans scrupule, une ancienne maîtresse de son père, un vieux bûcheron — répugnent par leur caractère grossier et immoral largement tributaire de la réalité québécoise de l'époque. Le joual qu'ils parlent, c'est le nôtre; cette grande forêt, ce camp de bûcherons, ce bar miteux sont également une partie de notre héritage collectif. Mais c'est véritablement avec **La Tête de Normande St-Onge**, probablement son plus grand film, que Carle atteint un sommet de vérité et d'acuité. L'espace d'un bref moment, il ose enfin montrer ce que **La Vraie Nature de Bernadette** s'était abstenu d'exposer explicitement : la sexualité féminine dans toute sa vérité. Alors que Normande et son copain font l'amour, la caméra, fixe, les montre en gros plan, attentive à chaque détail. Tout Gilles Carle est dans cette scène : son goût de l'audace et sa suprême franchise. Carle, celui dont on découvre la quintessence du talent dans **La Tête de Normande St-Onge**, est le cinéaste qui nous montre qui nous sommes vraiment, qui dévoile une réalité que nous avions jusqu'alors refusé de voir. Directement. Sans fard ni faux-semblants, dans la brutalité de sa vérité toute nue! ■

La Tête de Normande St-Onge – Photo : Collection Cinémathèque québécoise